

## « BEAU COMME L'ANTIQUE ! »

### Idéalisation et quête d'histoire

L'Un : « Alors, c'est quoi ta recherche, là ? »

Gêné à l'avance par la répétition des mêmes difficultés à faire partager si ce n'est une passion, au moins un gros souci, un peu honteux aussi de paraître délaisser le monde d'aujourd'hui pour s'intéresser à *ça*, l'Autre, s'il a épuisé les échappatoires, peut se résoudre à énoncer son sujet. Les difficultés passent alors dans le camp de l'interlocuteur lorsque celui-ci doit décrypter ce à quoi ce sujet peut bien correspondre : un bon étalonnage de celles-ci est fourni par les désormais célèbres « Chevaliers-paysans du lac de Paladru autour de l'an mil ». Mais on fait communément dans plus abscons encore comme : « Les figurines laco-niennes et le plomb : extraction du minerai et échange dans la Méditerranée archaïque ». Voire dans l'hermétique : « *Demos und Thanatos. Untersuchungen zur Wertsystem der Polis im Spiegel der attischen Grabreliefs des 4. Jahrhunderts v. Chr. und zur Funktion der gleichzeitlichen Grabbauten.* » Et cela risque de rester mystérieux, même parfaitement traduit dans notre langue. On aura repéré le peuple, la mort, la cité ; et aussi les « reliefs ou monuments funéraires », mais, au-delà... on voit mal comment faire tenir tout cela ensemble.

L'Un : « – T'intéressant (!?)... » (Laissons de côté la question itérative : « Et tu trouves ça où ? »)

L'Autre : « – Ouiiiiiii. »

Comment s'opère la transition de la recherche à la vulgarisation, autrement dit, comment on passe de « celui qui sait » (l'expert, le spécialiste, le scientifique, comme on dit à la télé) aux autres, comment le petit nombre communique-t-il ce qu'il découvre au plus grand nombre ? Comment l'étude évidemment approfondie du troisième segment de la patte postérieure des coléoptères nocturnes (qui, on le sait bien, fournit une si fidèle image de la totalité du monde), parviendra-t-elle à modifier l'idée qu'entomologiste béotien je me fais des diurnes, des scarabées, des insectes que je connais, de la vie ? Qu'est-ce qui pas-

se des chevaliers-paysans ainsi éclairés par la recherche aux figures de l'« Histoire de France », Hugues Capet, Philippe Auguste, ou saint Louis ? Comment ce savoir commun – ce que tout un chacun sait de l'Antiquité –, est-il ou non enrichi, gauchi peut-être, au moins influencé par des études sur la place et le rôle qu'occupent ces deux entités, *a priori* peu séchantes : *dèmos* et *thanatos*, le peuple souverain et la mort, dans le *Wertsystem*, le « Système de valeurs », de la cité grecque antique ? Tout chercheur responsable doit se poser régulièrement la question de la traduction de ses efforts de mise au point sur un monde lointain par un écho, même le plus léger, dans la connaissance commune. Un bon test, c'est celui des manuels scolaires. Il y a là, dans leur lecture, une belle leçon de modestie en même temps qu'un scandale intellectuel. On y voit trop, à la fois, le retard, le décalage entre les questions posées, les sujets abordés, le contenu même qui retardent parfois de décennies par rapport à l'avancement de la recherche, mais aussi cet autre décalage : celui qui s'insinue régulièrement entre une demande sociale et les réponses trop rares et souvent inadaptées fournies par les chercheurs.

Mais, précisément, qu'en sait-on, de cette Antiquité ? L'Un a été naguère sondé, parmi les usagers de la SNCF, sur sa connaissance de la Grèce antique (Jeux olympiques à venir obligent). Elle se résume à quelques repères, sortes de bornes du savoir commun : Marathon, Jeux olympiques, Périclès, Ulysse, Alexandre le Grand... et puis les images et représentations collectives qui vont avec : statues, temples, pin parasol, corps nus. Au-delà de ces repères, il y a aussi des « superstructures » : n'oublions pas la fameuse « démocratie », et aussi le « berceau de la civilisation » (avec des trémolos dans la voix), « d'où nous venons ». (Ça nous fait du bien : plutôt d'eux que des « Barbares » !) Qu'on aime à se mirer dans un passé considéré comme ancestral, à condition qu'il soit illustre, magnifique ! Alors, alors seulement, on pourra excuser ce passé, décidément nôtre, de certains de ses usages, de certains de ses choix en l'admonestant doucement. Comme ceci.

L'Un : – En politique, les Grecs, de fameux inventeurs !

Mais cela ne l'empêchera pas de trouver fort décevante leur constante tendance aux querelles de clocher, au chauvinisme. De regretter amèrement (d'autant plus amèrement qu'on apprécie la qualité de leur réflexion politique) qu'ils soient plus enclins à l'autonomie, au chacun pour soi, qu'à l'union (encore moins à l'Union !). « L'Histoire nous apprend, Monsieur, de quels exploits ces gens-là étaient capables lorsque les circonstances les forçaient à s'unir. Ah ! cette Grèce-là était invincible ! Regardez les raclées qu'elle a infligées au Grand Roi

achéménide, riche pourtant à foison d'or et d'hommes. (Trop riche, Monsieur...) Il suffisait pourtant que quelques-uns s'y mettent et voyez le résultat. Hélas ! Il n'y avait rien à faire contre cet individualisme forcené ; à peine vainqueurs, la désunion s'installait derechef... C'est à désespérer de la Grèce, à n'y rien comprendre. »

Cette leçon donnée au passé du haut de notre arrogant présent, communément reprise jusqu'au rabâchage, ne traduit rien d'autre qu'une mauvaise appréciation de la distance qui nous sépare de cet autre qu'est l'Autre antique. La Grèce, celle des Guerres médiques en tout cas et au-delà, politiquement, *ça n'existe pas*. Il n'y pas de Grèce, même pas de Grecs si l'on entend par là les citoyens d'un quelconque État grec. Dans ce discours de blâme, l'entité idéale évoquée par les modernes, cette construction dont on fait reproche aux anciens Grecs de n'avoir pas utilisé ses prétendues vertus, c'est la Nation. Or il n'existe pas de nation grecque antique. Ce qui existe, ce sont de petites communautés jalouses de leur indépendance sur leurs petits territoires, qui constituent à grand peine ce que nous désignons sous le nom d'État, et que les connaisseurs, afin d'éviter de dévoyer le réel, s'entêtent avec raison en France à appeler des *cités*. Or, la cité, ça ne ressemble à rien d'autre dans nos modèles politiques de référence, à rien dans notre connaissance commune. Donc, pas des nations (ou pas de nation). Il faut le répéter puisque nous avons bien de la peine, nous, à imaginer des communautés politiques autonomes avec toute une panoplie d'attributs de souveraineté (armée, police, monnaie, législation, justice, éducation, religion, relations extérieures) qui ne soient pas vraiment des États, ni des Nations. Mais c'est ainsi.

L'Un : « J'vois pas pourquoi ça les aurait empêchés de s'unir ! »

Leur ambition (aux communautés comme à leurs membres), c'était de bien vivre. Mieux vivre, même, si possible. Toutefois, il n'entre pas dans la conception de ce bien vivre, de la part des hommes qui la composent (et qui, la composant, la dirigent) – imaginant de nouveaux lendemains se mettant à chanter à la mode grecque –, par exemple, d'agrandir le territoire qu'ils occupent à l'aide de celui de ceux qu'ils pourraient vaincre à la guerre. La Grèce des cités n'est pas tendre avec les vaincus, mais elle pratique peu la guerre de conquête territoriale. De sorte qu'il suffit, quand, périodiquement, on se sent faible, de trouver pour le moment opportun quelques alliés, qui comme soi, n'ont aucune particulière envie de grossir, mais qui sont, comme soi aussi, soucieux de protéger richesses et liberté. L'union cela va bien en cas de danger, mais, pour le reste, on est si bien entre soi, chez soi ! Je suis désolé pour tous ces bons apôtres qui, à longueur de manuels, ont gémi sur cette inaptitude des Grecs à transformer leurs potentialités guerrières par

l'effet multiplicateur de l'État-nation et, ainsi, ont « lamentablement » préféré l'étroitesse de leur cadre de vie, la possibilité de reconnaître leurs concitoyens à l'Assemblée, de les atteindre tous de la voix, plutôt que de s'unir pour être plus grands, plus nombreux, plus forts. Désolé, rétrospectivement, mais vous vous êtes fait un inutile souci pour eux, ils ne s'en sont pas plus mal trouvés que ça de ne former qu'un puzzle de tout petits États. Certes, ils ont été vaincus par Philippe II. Toutefois, tout en sachant bien que la fiction ne fournira jamais un argumentaire sérieux en histoire, imaginons une Nation grecque, faite de cités en conglomérat étroit, ou épousant de nouvelles formes de vie en commun, aurait-elle, de toutes façons, été gagnante ou perdante ? Il faut avouer qu'à l'heure de l'Europe, ce jugement et ce blâme, on ne les trouve plus beaucoup. De la même façon, on l'avait peu entendu aux époques de la Renaissance ou des Lumières, peu, jusqu'à ce que l'Europe découvre au siècle dernier ce qu'elle s'est alors mise à considérer comme une panacée : la Nation. Non. Les Grecs antiques n'ont jamais connu la Nation. C'était une des rengaines des historiens de la Grèce de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle que de leur reprocher de n'en avoir pas constitué une. Ayant placé un miroir à une place qu'ils croyaient être celle de la Grèce antique, il est banal de dire, que c'est eux-mêmes, leurs problèmes, leurs obsessions qu'ils tentaient d'y retrouver, et qu'ils retrouvaient<sup>1</sup>.

La Grèce des imaginations contemporaines (je laisse de côté provisoirement l'autre objet historique « Grèce », qui serait la « vraie » Grèce si elle n'était, en même temps, un objet virtuel, vers lequel nous marchons, les savants d'abord, nous en approchant de plus en plus, mais de moins en moins vite et tout en sachant qu'elle est inatteignable) est un théâtre d'ombres où réagissent les uns sur les autres les repères-bornes du savoir du sondage SNCF et les obsessions et catégories du monde moderne : c'était la nation ; ce fut, il y a peu, l'esclavage, l'imaginaire ; c'est aujourd'hui la sexualité. C'est un amalgame étrange où ce qui s'y trouverait (la « vraie » Grèce, à conquérir) entre moins en composition que ce qu'on croit y trouver et que ce qu'on voudrait y trouver, quand ce n'est pas y *retrouver*.

(1) De cette inclination vers le passé comme substitut ou comme sublimation d'une inclination vers soi on trouve une illustration contemporaine frappante. Au long d'une recherche historique plus que séculaire, qui s'est préoccupé d'homosexualité féminine grecque ? Des « scholars », au passage. Pierre Louÿs aussi. Que ces quinze dernières années aient vu se multiplier articles et ouvrages, cela relève plutôt de l'histoire du monde occidental contemporain (mais il en va de même pour tout mouvement historiographique). L'extrême rareté des sources sur cette question accentue encore le caractère conjoncturel de ce goût soudain.

L'Un : « Je comprends que ça t'intéresse... Quand on voit ce qu'ils ont fait ! ... C'est incroyable ! Ne dit-on pas « Digne de l'Antique » ? »

C'est bien là le cœur de la conception commune de l'Antiquité et ce qui distingue cette période des autres périodes historiques : cette admiration aux fondements étranges qui se nourrit à la fois de la lointaine distance chronologique (« En ce temps-là... ») et de l'idée commune et indiscutable que, malgré leur lointain passé, « ces gens-là » valaient mieux (bien mieux) que nous. Comme s'il s'agissait d'une essence. Dans ce discours lyrique, le fait est patent et n'est justifié par aucune démonstration : il y a là, dans l'*Antique*, une valeur intrinsèque qui se serait perdue. De sorte que l'homme antique constitue un modèle. De sorte qu'il acquiert d'emblée une fixité, une rigidité rebelle aux mises au point des chercheurs. De l'exemplaire, s'il vous plaît ! Car où prendre les modèles dont nous avons besoin ? Du pédagogique, même, si vous en avez ! Parce que l'*Antique*, ça sert aussi à ça. Des modèles pour l'éducation des jeunes : la *Beauté*, l'*Idée* (et cela a servi des siècles et, si cela s'est terminé dans les collèges, sous nos yeux, il en reste ailleurs une « tradition »). Et puis, cela sert aussi aux adultes, ça a beaucoup servi pour l'action. Voyez l'abnégation, voyez le civisme, voyez le sacrifice : à moi Léonidas<sup>1</sup> ! De la vertu suprême, du sacrifice ! Quant à la peur, à la mollesse ? Elles sont ailleurs, elles sont perses (elles peuvent aussi être ioniennes, c'est-à-dire une variété de Grecs moins emblématique que la dorienne). Ou alors elles sont féminines ou serviles.

Cette idyllique perception commune, cette imagerie collective, s'accommodent mal d'un réel-réel, perturbateur, tel que les chercheurs en débusquent de temps à autre, moins, comme on a tendance à le croire, en soulevant une pierre restée ensevelie depuis 2 000 ans, qu'en chaussant de nouvelles lunettes pour lire un texte qui a déjà eu des mil-

(1) Ce nom appelle une remarque qui met en évidence une profondeur historique à ce que nous croyons être des comportements nouveaux ou, au moins, datés. On sait combien le recours à l'antique a marqué en plusieurs périodes de l'histoire moderne (Renaissance et XVIII<sup>e</sup> siècle) les élites cultivées de l'Europe occidentale. Combien lisant Montaigne et Rabelais nous constatons l'étendue de leur connaissance des lettres antiques (sans parler de l'influence fondamentale de telles lectures sur la formation intellectuelle et les idées politiques des hommes de la Révolution Française). Mais il est moins connu – et il est plus troublant – de constater que cette tendance à « faire retour » à un passé, ainsi rendu, de ce fait même, plus symbolique que « réel », l'Antiquité l'a connue aussi. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une sorte de Renaissance a fleuri à Athènes. Cela nous est rendu sensible dans divers domaines de l'histoire culturelle : philosophie, théâtre, arts figurés, qui non pas reproduisent, mais sont réinvestis par l'instillation de fortes doses de pensée et de goûts « classiques ». Et le trait ne doit pas être imaginé comme seulement caractéristique des milieux étroits, puisqu'on voit des parents (certes pas les moins bien lotis de la cité) donner à cette époque des noms à leurs fils qui n'étaient plus portés depuis des siècles par les Athéniens : on n'hésite pas à nommer son fils, Sophocle, Miltiade, même Solon, Léonidas. Évidemment, ce sont des noms considérés comme prestigieux, et, dès qu'elle apparaît dans le corps social, cette entreprise de relecture/réinvestissement du passé, à la fois le réinterprète forcément de façon positive et le fixe... pour la relecture suivante, introduisant entre le regard des présents successifs et la « vraie » Grèce un peu plus d'obstacles.

liers de lecteurs. Ces réels, qui sortent tout neufs de ces vieilleries que sont les regards usés des passés, font à nos chercheurs des croche-pieds. Et lorsque viennent à la connaissance ces éclairages nouveaux qui mettent en relief des terres jusque là non visitées (il y en a toujours : du lac de Paladru avec ses chevaliers-paysans aux statuettes laconiennes ou aux *Grabreliefs*), mais aussi et surtout, lorsque des évolutions nouvelles de nos sociétés nous soufflent de nouvelles questions à poser à cet autrefois-là (le *Wertsystem*, par exemple), ce qu'on y lit, y découvre ne correspond pas forcément à ce qu'on savait ou croyait savoir. Et je ne désigne pas par ce « on »-là le seul « public », le décalage guette de la même façon les « savants ». « Décalage » est d'ailleurs euphémique, il vaut pour les cercles intérieurs du savoir, parce que l'extraordinaire investissement mental que représente la recherche pour ceux qui la servent induit un indéniable choc psychologique lorsqu'ils viennent à apprendre que l'image qu'ils se sont construite souvent très tôt de la culture élue se trouve brouillée par le collègue untel, qui vient la remettre en cause (la salir...).

Paradoxe, donc. Les plus ouverts à ces visions nouvelles ne sont pas ceux qui par leur profession ou leur passion se tiennent au plus près de ces Grecs, mais ceux pour qui les images en question sont les moins nettes. Les barrages les plus résistants sont érigés par les « savants », qui accusent de trahison ceux qui manient le projecteur, leur font grief de se complaire dans l'éreintement, les accusent de tripatouillage, de fouiller dans les poubelles, de diffamation. Et c'est bien cela qui mérite l'intérêt : le fait que ce sont ceux dont la profession de foi consiste à établir et diffuser la vérité (ou quelque chose qui s'en approche le plus) qui s'opposent le plus fermement à ces éclairages nouveaux. Un peu comme si l'idéalisation de la Grèce et des Grecs jouait de mauvais tours d'abord et surtout à tous ceux qui ont pour mission de mieux mettre au point l'image de la culture qu'ils étudient, et, ce faisant, de la modifier, donc de remettre en cause l'image communément admise.

Alors, l'Un : – « Non, ce n'est pas possible !... Eh bien, vous en proposez de belles à la jeunesse ! Vous avez l'esprit de contradiction. Mais, comment voulez-vous, Monsieur, qu'on vous croie ? Impossible d'imaginer les femmes grecques voilées, comme des musulmanes, comme des orientales, et, de ce point de vue, les rues de l'Athènes antique plus proches de celles du Caire aujourd'hui que de celles d'Athènes. – Impossible d'imaginer ces mêmes Grecs éliminant physiquement leur descendance. – Impossible de donner à la pédérasie dans cette culture la place qui lui revient. Dit autrement, comment croire que ces gens-là aient pu être pédophiles et... s'en vanter ? – Comment pouvaient-ils donner leur fille en mariage, encore impubère ? Comment, au pays de la Raison, comment les biologistes et médecins – et Platon ! – ont-ils pu

croire que l'utérus des femmes était un animal baladeur ? Comment concilier le génie d'Aristote avec cette croyance toute simple : il pensait que sa femme avait moins de dents que lui ??? Tabous du langage, interdits inavoués !

Chut... De tout cela, ne disons rien. C'est un gigantesque complot du silence. Il faut, pour en prendre en partie conscience, lire la relation par Georges Dumézil<sup>1</sup> d'un cours sur le *Banquet* de Platon professé en 1916 par un très-illustre professeur en Sorbonne, Emile Bourguet, grand delphien, dialectologue, où ce fin connaisseur de la pensée grecque, de sa littérature, et certainement aussi de ses « mœurs », « arrivé à la scène que Victor Cousin avait intitulée noblement "Socrate refusant les présents d'Alcibiade", [...] mettait en garde les étudiants : "Et surtout n'allez pas imaginer des choses..." ». Ce à quoi Dumézil rétorque : « Imaginer ? Il suffisait de lire. » Les passages en question sont ceux que les personnages du banquet consacrent à l'amour des garçons (il semblerait plus juste d'adopter la bonne formule de Dumézil dans ce passage : « l'usage sexuel des garçons »). Gênant. En effet, l'amour est le sujet de ce dialogue et chacun des convives le présente sous des éclairages divers, de l'inaltérée adhésion de l'âme au *beau*, à l'amour vénal, à la reproduction et au désir. Et à l'une de ses manifestations bien grecque et bien en cour dans ce milieu social : l'attirance des « vrais mâles » pour les jeunes garçons : l'amour des mâles pour les mâles. Voilà ce que ce professeur a caché à ses étudiants toute sa vie. Une autre façon d'évacuer une gêne, c'est celle d'un des deux frères Croizet, illustres aussi en leur temps, qui, comme le signale aussi G. Dumézil, avertissaient les lecteurs dans leur *Démocratie athénienne*, que « ce qui se passait autour du Parthénon au V<sup>e</sup> siècle n'avait pas de rapport avec l'odieuse contrefaçon qui s'en pratique aujourd'hui ». Quand on ne peut échapper à l'aveu, on a tôt fait de soutenir que l'objet n'était pas le même, que, sous un même nom, il est si différent. Oui et non. Certes différente, la pédérastie grecque est aussi la même. Mais l'attitude la plus habituelle est le silence. Chut... Taisons-nous et continuons de peupler ce monde aride de sources et de prairies au milieu desquelles s'ébattaient des nymphes humides, des éphèbes lançant le disque, de vieux philosophes éclairant – modestement –, pour des publics assoiffés du *Vrai* et du *Beau*, les chemins de la raison. Le problème c'est que, mutilant ainsi par défaut une culture d'une de ses tendances caractéristiques (j'ai pris garde d'éviter « principales », parce que ce n'est pas en grossissant « pédagogiquement » le trait que j'espère convaincre), la pédérastie, le dol pour elle (et pour sa compréhension) ne consiste pas qu'en une ablation, mais c'est tout son équilibre qui

(1) Préface, p. 7, au livre de B. Sergent sur *L'Homosexualité dans la mythologie grecque*, Paris, 1984.

s'en trouve ainsi affecté. Comme on le constatera avec les autres mensonges par omission dont elle est victime en raison de son idéalisation, ce que, dans la physiologie de cette société, le silence oblitère ici est cause de ce que l'on comprend mal les forces qui poussent ailleurs, parce que les sociétés ressemblent en cela à ces corps qui compensent afin d'éviter des déséquilibres... Repérer les interdépendances entre les phénomènes, voilà bien l'énigme que les historiens sont chargés de résoudre.

Nier la véracité d'une source (ou, plutôt, en taire l'existence, parce que c'est surtout comme cela que l'on a cherché à sauvegarder l'image), au nom de la représentation que l'on se fait d'un homme, d'une idée, d'un régime politique, d'une époque, d'une civilisation, d'une culture, semblerait à l'Un (le naïf !) le défaut le moins partagé des historiens dans la mesure où les règles de la critique, le fonctionnement même des processus intellectuels mis en branle par le travail historique devraient garantir contre un tel excès d'influence de ce que l'on pourrait appeler le « contextuel d'aujourd'hui » contre le « textuel d'hier ». Mais tel n'est pas le cas. C'est sous la plume de Louis Gernet que m'apparut pour la première fois le plus clairement exprimé cet effet de cécité dû à la pré-lecture d'un monde par son idéalisation. Il s'agissait du compte rendu du livre d'H. Jeanmaire sur *Dionysos* : « Il ne faut jamais croire impossible dans une société donnée un phénomène qui ne rentre pas dans le cadre des idées que l'on se fait sur lui... » Il reprochait ainsi à certains de ses contemporains leur inaptitude à rendre compte de l'enthousiasme dionysiaque dans une culture qu'ils imaginaient entièrement vouée à la Raison, ou, si l'on veut, au moins, au rationnel. On sait ce que Dodds apporta ensuite à notre connaissance, par l'exploration de cette voie-là.

Cependant, sans que cela rassure, le fait n'est pourtant pas nouveau. La force poussant à l'empathie que trahit cette disposition d'esprit ne nous est évidemment pas particulière, elle n'est pas spécifique non plus de notre époque, elle est une donnée de psychologie sociale et ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette tendance de l'esprit humain à renoncer à la vigilance critique pour se glisser dans une opinion commune qui fait fi d'une réalité documentaire, la niant, la réduisant à la taille du « détail », ou la négligeant totalement. Elle a poussé nos prédécesseurs en histoire et historiographie, dotés, il est vrai, de moins de moyens que nous, aux mêmes jugements infondés. Autant d'historiens et d'historiographes, dont nous dépendons parfois absolument, sans que nous puissions les corroborer ou les justifier par d'autres. Ainsi en va-t-il du rôle considérable joué par un Plutarque dans la formation d'une image très « antique » de l'Antiquité. Ce sont des « triomphes » ou des « tombeaux » (au sens que l'on donnait à ce genre en musique au XVII<sup>e</sup> siècle) que

les statues qu'il a sculptées des « Grands Hommes » de la Grèce et de Rome. Des sur-hommes pour les lecteurs de la Renaissance et, au-delà d'Amyot, pour les lecteurs de la Révolution française. Et cette gloire, l'*Antique* plutarquéen la nourrit pour l'essentiel de la vertu de ses modèles. Le chemin le plus fréquenté de ces biographies va des historiens grecs du IV<sup>e</sup> siècle av. n. è. (qui sont si bien représentés dans la bibliothèque de Plutarque et avec lesquels il écrit ses *Vies*, mais dont le naufrage est quasi total), aux Renaissants, saisis de vertige face à cette Antiquité, là révélée, aux lecteurs des Lumières, aux orateurs de la Révolution. Puis, en raison du massif usage que les pédagogues font des « humanités », cette Antiquité-image d'Épinal parvient jusqu'à l'enseignement tel qu'il a été reçu par les cinq ou six générations qui nous ont précédés, où elle sert de cadre à des modèles de comportements. De sorte que, la transmission jusqu'à nous s'étant faite surtout de répétition par l'enseignement et la pérennité d'usage de nombreux ouvrages, il appert que la difficulté que je soulève – cette idéalisation qui aveugle notre vision – n'est pas, loin de là, que la nôtre ou n'est la nôtre que par négligence des leçons historiographiques du passé. Considérant l'Antiquité et ses ré-appropriations successives et les réinvestissements dont elle a fait l'objet jusqu'à nous, comment, même en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, comment n'être pas influencés, dans notre image de la culture antique (et grecque en l'occurrence), par ces autres antiquités successives et victorieuses des précédentes qu'ont été l'Antiquité renaissante, l'Antiquité néo-classique et les suivantes ?

On sait bien pourtant comment se brosse le portrait d'un « grand homme » à la Plutarque. Prenons un exemple célèbre. Dans la foulée de ses célèbres tableaux de l'histoire intérieure d'Athènes, on oppose un âge d'or péricléen à une décadence de fin de siècle, avec défaite, révolutions oligarchiques et pouvoir dévolu aux « démagogues ». Ce qu'on voit moins, c'est comment une même politique – approuvée sur le moyen terme de la même façon par le *dèmos* athénien – est successivement décrite comme sage, habile et « démocratique » – celle de Périclès –, puis « démagogique », stupide (ce qui dit tout de la bassesse et de l'ineptie de ceux qui la proposent et la mettent en œuvre) – celle des « démagogues ». Périclès et les démagogues : opposition binaire comme en rêveraient les structuralistes. Le problème, c'est que toutes les sources ne disent pas tout à fait la même chose, et que, même s'il a pour lui un très grand historien et écrivain, Thucydide (et Plutarque dans sa foulée), les contemporains de l'éblouissant Périclès ne l'ont pas tous couronné de lauriers. Cela n'empêche pas que vingt-cinq siècles plus tard, l'image du « grand homme », véhiculée par ce seul canal Thucydide-Plutarque, est suffisamment vivace et emblématique pour qu'il se trouve des contemporains pour le défendre, quoi qu'il arrive. À

propos d'un petit livre sur ce sujet<sup>1</sup> qui n'était pourtant pas un pamphlet anti-péricléen (beaucoup moins violent en tout cas que les diatribes dont le stratège « perpétuel » et ses proches avaient souffert de son vivant), j'entendais un jour un chroniqueur de *France Culture* se plaindre d'avoir affaire avec ce livre à une de ces entreprises de dénigrement dont les modernes seraient les spécialistes. Le chroniqueur me reprochait de céder à la mode contemporaine de démontage des Grands Hommes. Pour avoir simplement donné la parole à des voix discordantes dans la symphonie en louanges majeures, je fus accusé d'appartenir à cette catégorie de trouble-fête qui veulent casser le beau modèle, le beau jouet qu'on leur a donné. L'Un : « Tristes intellectuels d'aujourd'hui qui s'ingénient à nier ce à quoi on a toujours cru. » On mesure l'intensité du trouble ressenti à la vigilance jalouse des gardiens du Temple. Qu'avais-je donc écrit ? Peu de moi-même. Sans perfidie, j'avais cité Plutarque, pourtant le meilleur des apologistes. Le passage le plus en vue concernait le siège de Samos et le rôle qu'y tint le grand stratège dans la répression contre les Samiens révoltés contre Athènes : « Périclès amena sur l'agora de Milet les triérarques et les équipages des Samiens, les attacha pendant dix jours à des planches et, alors qu'ils étaient déjà à moitié morts, donna l'ordre de les achever, en leur cassant la tête à coup de massue, puis fit jeter leurs corps sans sépulture » (*Vie de Périclès*, 28, 3). Doit-on, comme avec le *Banquet*, « sauter » le passage ? Mais Plutarque lui-même prétend citer ici un passage de Douris, historien de Samos, de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Il s'en défie, dit-il. Douris aurait « dramatisé les événements : il accuse les Athéniens et Périclès d'une extrême cruauté, dont ni Thucydide, ni Éphore, ni Aristote n'ont fait mention... Douris, qui n'a pas l'habitude, même lorsqu'il n'est pas aveuglé par la passion personnelle (*idion pathos*), de s'en tenir à l'exacte vérité dans ses récits, semble avoir ici, plus que jamais, exagéré les malheurs de sa patrie pour dénigrer les Athéniens ». En bonne méthode historique, l'argument du silence ne suffit pas à disqualifier le témoignage de Douris ; les autres témoignages de la cruauté athénienne (et autres...) ne manquent pas ; il n'y a pas de raison de douter des dires de Douris.

Jusqu'où peut aller l'emphase s'agissant des « grands hommes », on le sait bien. Et on sait bien aussi comment les tentatives de révision des opinions communes – qu'elles aient pour objet une réhabilitation aussi bien qu'un procès à charge – doivent être tenaces et menées comme de véritables croisades.

(1) P. Brulé, *Périclès. L'apogée d'Athènes*, Paris, Gallimard, *Découvertes*, 1994.

Un cas d'école, c'est 338. C'est la bataille de Chéronée, perdue par une alliance de cités contre le roi de Macédoine, Philippe II. (L'Un : – Quand même. C'est bien la preuve que s'ils s'étaient unis...). Un monde s'écroule. Plus de Parthénon. Il y a bien l'aventure d'Alexandre, mais il n'y a plus de littérature, plus d'histoire, plus de théâtre tragique, plus de Platon. Il n'est d'*Antique* que classique. Que le chemin mène vers l'amont ou l'aval, l'Antiquité a alors vite fait d'être « primitive » ou décadente ! Et puis, désormais, le Grec n'est plus maître chez lui. C'en est fini. La Grèce éternelle était donc mortelle. Qui l'eût cru ? Dans la foulée de la conception « nationale » des États, cela se claironne des décennies durant à coups de manuels, scolaires comme universitaires. Jusqu'au jour où, face aux textes qui leur disent le contraire, des historiens de plus en plus nombreux, disent : « Pouce ! Attention, regardez un peu mieux. Derrière ce rideau de la défaite, on continue à vivre, à construire, à écrire ; au théâtre, on joue le "répertoire", mais aussi des pièces nouvelles, de nouveaux genres littéraires se répandent. Et les communautés ne font pas semblant de vivre, elles vivent, elles se transforment, expérimentent... » Eh bien cela, il leur en a fallu du temps aux historiens pour l'accepter (tous les esprits, d'ailleurs, ne sont pas encore conquis !).

On pourrait, dans la même perspective souligner un peu partout combien l'aggiornamento des connaissances est chose difficile. Si difficile que nombre d'études n'ont finalement d'autre motif profond que la volonté de l'auteur de mettre en cause une image par trop « hiératisée » de l'objet historique. Le récent *Apollon* au couteau à la main de Detienne a d'autres résultats certes, mais n'a peut-être d'autre raison profonde que de mettre en évidence une tout autre image que celle du dieu de la sérénité solaire. Le livre de J. de Romilly qui lutte bravement, mais sans espoir de reconnaissance, contre la violence grecque n'a-t-il pas d'autres raisons que le déluge d'ouvrages sur la guerre qu'a connu l'édition française il y a peu ? Ce jeu des tentatives, d'abord isolées, puis, éventuellement, relayées par d'autres, cette lutte des idées et des éclairages nouveaux contre la tutelle de l'image dominante trouvent, je crois, une bonne illustration dans une aventure intellectuelle personnelle (on me pardonnera, j'espère, le caractère égotique de celle-ci), c'est celle de ma réflexion sur ce que l'historiographie antique a pris l'habitude d'appeler l'exposition des enfants.

Soit la démographie. Inhabituelle en Histoire ancienne, pour plusieurs raisons : la crainte des nombres (ce qui est gênant pour une discipline aux aspects souvent fort mathématiques) et aussi parce qu'elle souffre d'un *a priori* tenace de la part des historiens de l'Antiquité qui

considèrent que ces âges lointains échappent à notre connaissance quantitative parce qu'ils n'ont pas connu les statistiques (M.I. Finley, par exemple). Étrange cécité, qui confond le sujet et l'objet. Certes, les statistiques antiques n'existent pas, les Grecs anciens n'ayant pas connu comme nous le culte de la précision quantitative, mais cela ne signifie évidemment pas que nous devons nous priver d'introduire le sériel comme outil d'investigation dès qu'un document présente les caractères spécifiques de répétition qui le rendent susceptible de se prêter à un tel traitement. Or, si de telles sources, jouissant des qualités qui les rendent aptes à un tel usage, sont rares dans l'Antiquité, elles existent. C'est le cas, entre autres, des listes d'enregistrement des nouveaux citoyens (listes de politographie) tenues par la cité de Milet à la fin du III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> siècles av. n. è.. Leur éditeur, A. Rehm, compte tenu des lacunes et de la disposition des pierres sur le mur où elles étaient encas-trées dans le Delphinion de Milet, estimait que c'était plus de mille hommes adultes, soit quelque trois mille personnes au total qui avaient été enregistrées<sup>1</sup>. Soit donc une recherche que j'avais menée en 1989 sur cette série d'inscriptions<sup>2</sup>. Le dossier était connu, mais n'avait jamais fait l'objet d'une étude fouillée, alors que tous ceux (pas si nombreux que ça ...) qui s'occupent d'histoire sociale se plaignent avec raison du manque cruel du moindre point d'appui pour nous aider à nous représenter la taille des familles grecques, la natalité, la mortalité, l'âge au mariage, la structure par âge de la population, même, simplement, le *ratio* entre les sexes. Les historiens n'avaient jamais simplement pris leur crayon pour faire quelques additions, quelques moyennes. Ou ils n'en avaient jamais parlé. Certes, on peut toujours rêver du document parfait, celui qui nous donnerait non seulement la famille à l'instant *t*, mais, pourquoi pas, son histoire, les mariages, les morts, celles des enfants en bas âge et celles des aïeux... Nous nous contentons pourtant bien des recensements qui ne sont eux aussi que des photographies... Alors, j'ai compté les familles, les personnes seules, le nombre d'enfants par familles, comparé les effectifs masculins et féminins... J'ai ajouté une hypothèse un peu hasardeuse sur le point particulier de la natalité, puis j'ai soumis mon article à quelques très bons connaisseurs de cette

(1) A. Rehm, *Milet, III, Das Delphinion*, Berlin, 1906, 178-9 et 196-202.

(2) C'est un dossier que j'avais d'abord rencontré en étudiant *La Piraterie crétoise hellénistique* (1978) en raison de mon intérêt pour les mouvements migratoires des Crétois (nombreux dans les nouveaux citoyens de Milet). J'avais de nouveau touché à cette question dans *La Fille d'Athènes*, Paris, 1987, pp. 363 et suivantes. L'article sur la famille grecque d'époque hellénistique utilisant ces inscriptions et aussi une liste de la cité d'Ilion a paru dans la *REA*, 92, 3-4 (1990), 233-58. J'ai ensuite complété cette étude par une enquête visant à repérer des ressemblances démographiques éventuelles entre cette « population » d'immigrants hellénistiques et d'autres sociétés ayant notoirement pratiqué l'infanticide : « Infanticide et abandon d'enfants. Pratiques grecques et comparaisons anthropologiques », *DHA* 18.2 (1992) 53-90. Une dernière et rapide mise au point sur ce thème dans *La Vie quotidienne des femmes grecques à l'époque classique*, Paris, 2001, pp. 163-70.

société grecque hellénistique et, fort de leur approbation, j'ai fait parvenir mon article à la brillante revue des *Annales*. Je m'étais adressé à elle pour plusieurs raisons : il me semblait que cet article pouvait participer d'une entreprise de rénovation de l'histoire sociale de la Grèce antique (nouvelles méthodes et nouveaux objets) et que, malgré son caractère très spécifique, mon enquête pouvait intéresser les historiens démographes d'autres périodes.

Las ! On ne se précipita pas pour me répondre. L'Un : – Oui, c'était une bonne chose de compter, mais « la nature de la documentation rendait cette introduction particulièrement périlleuse. Bien souvent, les dossiers dont on dispose sont, par leur nature, biaisés sur le plan démographique ». Que signifie « biaisé » ? Quelque chose comme « à manier avec des pincettes », sans doute. Et qui croira le contraire ? D'ailleurs, c'est ainsi que j'avais insisté dans mon étude sur le caractère souvent conjoncturel de certaines interprétations, mais non sur celui des résultats. Tant de familles, tant d'enfants, tant d'impubères parmi eux, cela fait tant d'enfants par famille et tant de filles pour tant de garçons<sup>1</sup>. Avais-je commis des erreurs ? Je veux bien en admettre l'existence, à la marge, mais on ne m'en a pas signalé. Quoi qu'il en soit, le mutisme – taire ou laisser dormir ce gisement de faits sociaux – me semble historiquement encore plus préjudiciable.

Le problème principal qui était soulevé était celui d'un contrôle brutal de la descendance. En effet, ces comptages invitaient à poser des questions dérangeantes pour l'image de la Grèce, de ces questions qu'on préfère éluder. L'intérêt spécifique de ces enregistrements de l'état civil milésien concerne le nombre de filles et de garçons qui composaient les cellules familiales de ces néo-citoyens de Milet. Ces familles d'immigrants comptent beaucoup plus de garçons que de filles. Plus d'une fille sur deux manque à la puberté. Comme peut s'expliquer une telle anomalie ? À partir de là, deux lectures ont été proposées : c'est parce que les Grecs éliminent des filles qui leur naissent (ainsi une synthèse ancienne sur l'époque hellénistique comme celle de Tarn et Griffith, *Hellenistic Civilisation*, 3<sup>e</sup> éd., 100-2)<sup>2</sup>. Non, répondent d'autres : « Dans un monde où l'on marie les filles à 15 ans, il y a des chances pour que la disproportion entre le nombre de filles et de garçons s'explique simplement par le fait qu'au moment où l'étranger

(1) Quelques-uns de ces résultats : 66% des enfants vivent dans des familles de 2 enfants et moins. Moyenne : 1,28 enfants par famille. Si nous excluons les familles sans enfant, le nombre d'enfant par famille s'établit à 1,64 pour les Crétois, 2,03 pour les autres Grecs et 1,15 pour ceux d'Ilion (moyenne 1,79). Globalement (Crétois + autres Grecs + Ilion), on compte 178 enfants de sexe masculin pour 50 de sexe féminin.

(2) Même avis d'ensemble de S. Pomeroy, "Infanticide in Hellenistic Greece", dans A. Cameron et A. Kurth, *Images of Women in Antiquity*, Londres, 1983, 209-22.

et son épouse recevaient le droit de cité, leurs filles étaient déjà mariées et vivaient donc ailleurs<sup>1</sup>. » On y avait pensé, mais le mode d'enregistrement des âges des enfants permet la distinction entre pubères et impubères des deux sexes. Par conséquent, si l'on calcule le *ratio* garçons/filles sur les seuls impubères, on élimine l'hypothèque que fait effectivement peser sur le calcul l'absence des filles tôt mariées. Il suffisait qu'il reste le même pour que la démonstration soit faite, or ce déséquilibre s'accroît si l'on ne considère, parmi les enfants, que les plus jeunes (ceux que le document définit positivement ou par défaut comme impubères). Je donnais le calcul dans mon article de 1990 (p. 242), calcul repris et légèrement corrigé dans celui de 1992 (p. 68) : pour les familles crétoises, si le *sex ratio*<sup>2</sup> des jeunes (total) s'élevait à 359, celui calculé sur les seuls impubères atteignait 373. Cette aggravation du déséquilibre annule l'argument de l'explication du taux de masculinité par l'absence des filles mariées et renforce le précédent. Le *sex ratio* se conforme d'autant plus à la « normale » que la population vieillit.

J'avais pris cette précaution dans mon article, mais l'argument n'a pas convaincu. Que fallait-il donc faire ? Du côté de la recherche, il restait à comprendre. Le problème se pose en ces termes. Si ce qu'on appelle l'exposition des enfants ou, mieux, l'exposition préférentielle des filles représente plus qu'une vétille dans le fonctionnement démographique des sociétés de la Grèce antique, c'est-à-dire si sa pratique influence notablement celui-ci, elle doit entraîner des modifications de comportement telles que celles-ci corrigent au moins en partie les effets – évidemment négatifs par élimination des capacités reproductives – de sa pratique (je ne traite pas de la question du caractère plus ou moins conscientisé de ces conséquences). Par ailleurs, ces comportements doivent se retrouver avec des caractéristiques comparables dans d'autres sociétés qui, moins touchées (chez nous !) par l'idéalisation, peuvent être alors examinées avec plus de sérénité. Or, d'une part, la disproportion en question, apparemment si favorable au masculin, se retrouve dans d'autres cultures, d'autres sociétés ; ce *ratio*

(1) Ph. Gauthier dans le compte rendu de l'ouvrage de Cl. Vatin, *Recherches sur le mariage et la condition de la femme mariée à l'époque hellénistique*, Paris, 1970, dans *REG* 1973, 209-213 (cité par J. et L. Robert, *BE, REG*, 1973, 64). La précocité du mariage des filles en Grèce antique est avérée et nous en donnerons plus bas une explication de type démographique, liée à la raréfaction des épousables de sexe féminin.

(2) Cette donnée, aussi appelée rapport de masculinité est le vrai révélateur des dysharmonies entre les sexes ; on le calcule soit pour la population totale soit pour un groupe d'âge en divisant le nombre d'hommes par le nombre de femmes et en multipliant par 100 (L. Henry, *Démographie. Analyse et modèles*, Paris, 1972, pp. 38 s.). Il est de 105 à la naissance. Dans une population non soumise aux aléas extérieurs, il diminue ensuite par surmortalité des garçons, remonte ensuite quand les femmes sont en âge de procréer (décès en couches), puis diminue (passant au-dessous de 100) constamment et régulièrement à partir de 40 ans au XX<sup>e</sup> siècle, de 55 ans pour les populations de type ancien.

synonyme d'une élimination des petites filles est loin d'être sans exemples dans notre humanité : on peut citer, à différentes périodes de leur histoire, la Chine, l'Inde, les Inuits. Par exemple, si trois impubères sur quatre sont des garçons chez les Crétois, des enquêtes ethnographiques en comptent deux sur trois parmi les jeunes chez les Inuits<sup>1</sup>. D'autre part, les démographies de ces sociétés montrent elles aussi des caractéristiques (âge au mariage, taux de mortalité, structure par âge) qui expriment leur interdépendance avec la pratique de l'infanticide.

J'avais compté les enfants des deux sexes, et il manquait des filles. J'avais conclu à leur élimination. L'Un me répondit : « Comment croire qu'une population où l'infanticide des petites filles [était] aussi pratiqué que [je l'indiquais] puisse seulement se reproduire ? » Derrière cette question, n'entend-on pas : « Imaginer que cela soit possible ne relève pas de la science démographique, mais de croyances à de vieilles lunes » ? J'aurais pu répondre que le fait avéré du foeticide féminin de l'Inde contemporaine, de l'infanticide des filles de la Chine moderne et contemporaine sont des exemples patents de sociétés à la démographie globalement très florissante qui ont connu elles aussi des *ratios* eux aussi effarants. Mais je me suis contenté de rester sur le plan de la philosophie et de la *praxis* historiques et de citer, de nouveau Louis Gernet comme plus haut : « Est-il besoin de rappeler [...] qu'il ne faut jamais déclarer impossible, dans une civilisation donnée, les phénomènes qui ne s'accordent pas avec l'idée qu'on peut s'en faire par ailleurs ? » Le fait qu'aux yeux de Gernet c'était la moindre des choses, que lui-même ait été bien en cour dans les esprits à cette époque n'a pas sauvé mon point de vue aux yeux de mon interlocuteur. Et c'est ainsi, qu'au nom d'une image, l'article ne fut pas publié dans les *Annales*. C'est bien la preuve que c'est un des combats les plus difficiles à mener que d'aller contre l'image d'une période, d'une civilisation. Venant des études « humanistes », comment imaginer des pères grecs « tueurs » de leurs petites filles ? Les résultats des comptages dans les familles des nouveaux citoyens de Milet ne correspondaient pas avec l'idée – tout artificielle car seulement nourrie du théâtre ou de la philosophie – que nos contemporains se font de la famille grecque antique. Pourtant, de la même façon, mais avec un point d'aboutissement si différent, les idées répandues avant 1960 sur le fonctionnement démographique supposé des populations d'Ancien Régime n'étaient-elles pas dans le plus grand désaccord avec ce qu'a révélé ensuite l'exploitation systématique de l'état civil ancien ? Et il a bien fallu s'y faire. Et on s'y est fait, petit à petit, jusque dans les manuels du secondaire. On a commencé à accepter cette image du mariage tardif comme outil suprême de contra-

(1) *DHA* 18.2 (1992), 69.

ception dans une société chrétienne. On a mieux compris le fonctionnement d'une démographie aux très fortes natalités, mariées à de très fortes mortalités.

Ce qui semble aller contre ma lecture des faits, c'est cette constatation d'évidence : ces sociétés ne furent pas frappées d'apoplexie, elles ne sont mortes, comme d'autres, que lentement<sup>1</sup> ! Mais, une forte réserve est à faire : je n'avais pas écrit (en tout cas à propos des nouveaux Milésiens) *infanticide*. J'avais écrit : les petites filles qui manquent ont été exposées, éliminées. Si l'on est plus à l'aise dans l'euphémisme, on peut dire aussi à la façon de Platon qu'on ne les a pas élevées (*mê tréphein* : *Rép.*, 459d, 460c, *Timée*, 19a). Éliminées de la famille, de la « maison », de la cité. Pas forcément mortes. Éliminées de ce qu'on pourrait appeler la « démographie citoyenne ». L'erreur commune, générale, c'est de raisonner en termes de société close, finie, comme c'est l'usage quand on peut confondre dans une même « humanité » des personnes que leurs statuts politiques distinguent dans l'Antiquité, absolument. Conditionnés que nous sommes par la référence implicite à nos sociétés contemporaines occidentales, nous confondons population et société. Nous oublions qu'aux critères essentiellement quantitatifs des démographes contemporains (natalité, nuptialité, mortalité), qui sont des problèmes de *population*, s'ajoutent, dans des sociétés comme celle de la Grèce antique, des problèmes qualitatifs qui interfèrent fortement avec les premiers. Nos données, littéraires et épigraphiques comme celles qui nous occupent, ne permettent d'étudier que la partie citoyenne de la population et d'en esquisser une démographie. Or, cette partie citoyenne qui seule évidemment intéresse les Grecs eux-mêmes, il n'est pas sûr (et c'est je crois, même, improbable) qu'elle soit majoritaire dans la population totale (celle des êtres humains habitant un territoire). Pourtant, il n'est pas possible que ces deux groupes humains n'aient pas de rapports démographiques, même minimes, entre eux. Il faut donc commencer par éviter de prendre la partie pour le tout et, si nous nous posons des questions en matière de démographie ou de biologie, cesser de n'avoir que la population citoyenne pour horizon. Le niveau atteint par la « population » peut n'avoir que très peu de rapport avec le refus – même intense et répandu – d'élever des filles (ou plus de filles). Et c'est là que le politique peut avoir son mot à dire. On oublie trop que ce sont les citoyens eux-mêmes qui fixent en toute indépendance les règles de participation à la *politéia* (le corps politique et ses règles de fonctionnement), ce qui peut aussi se dire, en jouant sur le mot, qu'ils sont libres d'accorder ou de refuser ladite *politéia* (la citoyenneté). C'est ce que font les Milésiens

(1) Quand d'anciens phénomènes de compensation n'ont plus joué leur rôle.

durant ces quelque cinquante années couvertes par les textes en question. Ils installent de nouveaux citoyens sur des terres périphériques. Ils agrandissent le cercle des ayants droit, des citoyens, augmentent leur puissance militaire... Qui sont-ils, ceux qui arrivent ? De nombreux Crétois, dans un premier temps ; on les imagine plutôt comme des mercenaires en fin d'exercice, heureux d'obtenir un lopin de terre. Les époux, les enfants, la grand-mère, quelques outils. Et puis d'autres Grecs d'un peu partout. Tous (les nouveaux citoyens au sens strict) sont identifiés à l'aide de leur idionyme et patronyme et par leur « ethnique », l'indication de la cité où ils étaient citoyens, et ceux qui arrivent avec eux, leur parenté proche, ne sont pas qualifiés pour eux-mêmes mais par leur rapport avec l'homme adulte. Et puis, enfin, d'autres néo-citoyens qui n'ont pas cet ethnique, gage de la qualité de leur naissance, mais qui sont qualifiés de *nothoi*. Des bâtards. Des bâtards étrangers ou milésiens ? Il est difficile de répondre. Quoi qu'il en soit, ces listes montrent assez, il me semble, que ces isolats démographiques que constituent les populations citoyennes des cités voient leurs barrières parfois tomber ou s'entrouvrir, corrigeant ainsi, au moyen de décisions de type politique, les profonds déséquilibres que provoquent certaines pratiques malthusiennes. Par conséquent, si ceux que la population citoyenne exclut du partage des richesses de la « maison » du père, et des droits et privilèges de la *politéia*, sont susceptibles de survivre « ailleurs », dans une population très mal connue, bâtards, esclaves, ou autres statuts intermédiaires, celle-ci est susceptible, en cas de nécessité, de se voir reconnaître une autorisation de venir partager les privilèges politiques.

Mais, au plan purement démographique, l'essentiel n'était pas là. Comme je l'ai écrit ailleurs, le paradoxe peut être grand, mais la vérité forte : « La raréfaction des enfants destinés à être élevés favorise ceux qui en bénéficient. » Il est clair et vérifié, dans d'autres cas que celui des cités d'époque hellénistique, que toute utilisation de l'infanticide porte en elle des modifications « proportionnelles » des paramètres démographiques fondamentaux par des adaptations compensatoires du corps social (fortes conséquences sur la table de mortalité de la population considérée)<sup>1</sup>. Ainsi en va-t-il, dans les sociétés grecques suffisamment connues, de l'âge des filles au mariage. Le manque de filles entraîne un avancement de l'âge au mariage pour le sexe féminin et un retard corrélatif pour le masculin, temps pendant lequel, du fait de la mortalité naturelle augmentée de la mortalité différentielle due à la guerre, les effectifs masculins s'approchent des effectifs féminins...

(1) Cf. P. Brulé, « Infanticide et abandon d'enfants. Pratiques grecques et comparaisons anthropologiques », *DHA* 18, 2, 1992, p. 71.

Mais quand il s'agit de préciser un peu, d'examiner sans *a priori* les données sur l'âge féminin de la nuptialité, on constate que plusieurs de celles-ci nous font descendre très bas en Grèce antique... Ce qu'on peut en savoir nous fait découvrir des âges si précoces qu'ils sont enfantins, voire impubères ! Et c'est là que nous retrouvons un de ces hiatus entre recherche historique et image dominante. M. Durry avait, de la même façon, secoué le cocotier dans le monde romain et était revenu plusieurs fois à la charge pour mettre sous les yeux de ses collègues cette évidence : oui, il y avait des mariages d'impubères. Alors, parade ultime des gardiens de l'image : on prétendit que ceux-ci restaient « blancs »...

On n'en a donc jamais fini de remettre au point, mais cela ne suffit pas, il faut aussi suivre le fil du courant, vérifier les leçons transmises, vulgariser, diffuser, et s'attacher à convaincre. Dans notre cartésianisme, on ne milite pas pour la sympathie, et c'est dommage, mais on peut – on doit – se défier de l'admiration.

Pierre Brulé